



SÉANCE DU 1^{ER} MARS 2024

ÉLOGE DE CLAUDE COLLIN DELAUDAUD

par Emmanuel MAURY

Membre libre

« Il n'y a guère au monde un plus bel excès que celui de la reconnaissance », disait La Bruyère.

Monsieur le Président, cher Louis,
Monsieur le Secrétaire perpétuel, cher Dominique,
Monsieur le Ministre, cher Jacques,
Monsieur le Chancelier de l'Institut, cher Xavier,
Monsieur le Délégué général à la langue française, cher Paul,
Monsieur le Président de la Fondation Charles de Gaulle, cher Hervé,
Monsieur le Président du Groupe des ambassadeurs francophones, Excellences,
Chers Consœurs et chers Confrères,
Chers Famille et Amis en vos titres et qualités,

C'est donc avec une particulière émotion que je prends la parole devant vous. D'abord, pour vous remercier chaleureusement, chers Consœurs et Confrères, de m'avoir élu, encore assez jeune et actif, dans votre Compagnie. J'en mesure l'honneur et la responsabilité. D'autant qu'un nouvel élan a été donné depuis quelques mois et que les chantiers ne manquent pas.

Vous me permettrez d'avoir une pensée particulière pour ceux qui m'ont soutenu, au premier chef les trois éminents confrères qui ont parrainé ma candidature : Jacques Godfrain, Xavier Darcos et Jacques Legendre. Je leur réitère toute ma gratitude.

Merci à vous, cher Jacques, pour ces mots trop élogieux. C'est pour moi, outre l'honneur que vous me faites d'avoir spontanément accepté de m'installer, aussi un rare bonheur, car nous sommes liés par plus de quarante ans d'amitié. Imaginez-vous que la première fois que j'ai rencontré Jacques Godfrain, il était tout jeune homme : c'était en 1978 dans notre maison de La Boisserolle dans la vallée de la Dourbie, il avait 35 ans, j'en avais 12... Et l'ancien chargé de mission auprès du président Pompidou était au volant d'une rutilante moto rouge à la conquête de son premier siège de député de l'Aveyron ! Du Rouergue à l'Assemblée nationale, puis de la Coopération à la Fondation Charles de Gaulle, les liens ont été constants et, c'est une magie de notre Académie, ils se sont renforcés à l'occasion de cette élection, au point que nous travaillons maintenant régulièrement ensemble en faveur de cette cause qui nous réunit : la Francophonie. Qu'il me soit permis de le dire, parmi ses nombreuses qualités, Jacques Godfrain en a deux qui sont assez rares dans le monde politique, et même dans le monde tout court, pour être soulignées : la fidélité et un véritable humanisme.

Comment ne pas évoquer en ce lieu et en ce premier jour justement du mois de la Francophonie, la réception, ici même, comme membre associé de notre Compagnie, de celui qui fut le père de cette construction politique, Léopold Sédar Senghor ? Il y suivait et y précédait de nombreux chefs d'État,



rappelant ainsi une particularité insigne de notre Académie : celle, qui de loin, a accueilli en son sein le plus grand nombre d'entre eux, français ou étrangers. C'était le 2 octobre 1981, en présence du président de la République d'alors, François Mitterrand. La salle était à l'époque disposée en amphithéâtre vers les fenêtres – ce qui était peut-être plus convivial et pratique pour prendre place. J'oserais dire que vous êtes, mes chers Conscœurs et Confrères, trop jeunes académiciens pour vous en souvenir ! Mais il y a ici une personne parmi mes invités qui était présente et pourra vous le raconter. N'ayant pas à faire l'éloge d'un prédécesseur, Senghor avait alors brossé un brillant tableau de la Francophonie, anticipant plusieurs avancées majeures, comme la création du Sommet des chefs d'État, de l'Organisation internationale de la Francophonie ou d'un Secrétaire général à sa tête. Il plaidait notamment pour l'émergence d'un centre d'information, de réflexion et d'échange d'excellence dans ce domaine ; et je me demande, en relisant son discours, que nous conservons dans nos archives : ne pensait-il pas que ce pourrait être là un jour le rôle de notre Académie ?

Si j'évoque cela, outre qu'il s'agit d'un moment historique dans l'histoire de notre Compagnie, c'est parce que c'est cette même Francophonie qui m'a conduit à vous rejoindre.

Le hasard des circonstances a fait que ce soit sur le siège de Claude Collin Delavaud, dont il me revient aujourd'hui, selon l'usage, de faire l'éloge. Éloge d'autant plus nécessaire que, pour des raisons sur lesquelles je reviendrai, notre confrère n'a jamais été installé, et donc pas dûment présenté.

Rien en apparence ne semblait pourtant me rapprocher de lui, géographe spécialiste de l'Amérique latine et de l'Asie centrale, alors que mes pas m'avaient plutôt conduit vers l'Europe, l'Afrique et les pays francophones. Mais, et c'est sans doute là aussi la magie d'une institution comme la nôtre, en m'intéressant à sa vie, en rendant visite à sa femme, Rosa, chez lui, parmi ses livres, ses objets et ses archives, entre la volumineuse collection des Élysée Reclus et des Jules Verne, que j'ai découvert de nombreux points communs et, finalement, une continuité inattendue.

S'il fallait résumer d'un mot la vie de Claude Collin Delavaud, peut-être serait-ce la passion pour notre planète. Une passion incarnée par cet objet que m'a donné Rosa et qui ne le quittait pas, qu'il manipulait pour s'apaiser ou quand il réfléchissait : cette boule en forme de globe terrestre et qui est là, à cette table, comme s'il était parmi nous. D'autant que nous avons la chance d'avoir ici son fils Philippe, que je remercie, et par visioconférence depuis Viña del Mar au Chili, son épouse, que je salue. Cette sphère dont il se plaisait à dire en dérision : « Je tiens ainsi le monde entre mes mains ».

Un rêve sans doute, une réalité à coup sûr ! Car, et c'est un exploit – qui parmi nous pourrait en dire autant ? –, il n'est guère de pays de notre planète, à l'exception notable du Japon – où il devait d'ailleurs se rendre – qu'il n'ait arpenté. Aussi, serait-il vain ici de chercher à retracer sa vie, pour l'essentiel et pendant près d'un siècle, dédiée aux voyages et aux découvertes. J'en retiendrai plutôt les traits saillants, qui tiennent, me semble-t-il, à quatre aspects principaux : l'explorateur et l'aventurier, d'abord ; le professeur, chercheur et auteur, ensuite ; le réalisateur de films documentaires ; enfin, le Francophone et l'homme libre.

L'EXPLORATEUR ET L'AVENTURIER

Tous les géographes ont des semelles de vent, mais Claude Collin Delavaud est probablement celui d'entre nous qui a le plus bourlingué dans le monde entier depuis un large demi-siècle, et ce par tous les moyens de transport. Il est le Tintin de notre discipline, ce qui est un titre glorieux, le reporter belge étant responsable de nombreuses vocations géographiques, à égalité avec Jules Verne.



Voilà ce qu'écrivait de lui avec justesse notre confrère Jean-Robert Pitte, président de la Société de géographie ici présent et que je salue, dans la préface qu'il avait accordée à son livre *Les 1001 routes de la soie* en 2008.

Il est vrai que beaucoup de choses le disposaient très tôt à devenir explorateur : une mère assistante du président de la Compagnie générale transatlantique, la Transat, un père pionnier des auberges de jeunesse, et une enfance faite d'excursions, de lectures et de rêves. Né à Pontoise en 1928, Claude Collin Delavaud a passé une partie de ses premières années chez son oncle Henri, près de Chantilly – endroit qui nous est cher. Cet oncle écrivain, auteur d'un livre clé, *Explorateurs de l'Antiquité*, lui a donné le goût d'explorer et d'écrire. C'est là qu'il découvre la nature, entre forêts et clairières du Valois. S'imaginant en Michel Strogoff, imbibé de récits d'aventures, il poursuit cette découverte aux Tourelles, à Hardricourt dans les Yvelines, comme il le raconte dans son autobiographie *Jusqu'au bout de la terre : Parcours d'un géographe*, parue chez Arthaud en 2005. Confirmant ainsi le précepte de Freud : « À dix ans tout est joué » ! Les camps de scouts ont fait le reste... gravant en lui deux valeurs auxquelles il restera fidèle : la tolérance et la solidarité.

Puis il rejoint le lycée Henri IV à Paris – autre point qui nous est commun –, où l'imprégnation d'une culture classique et les lectures accentueront ce goût pour l'ailleurs et l'exotisme. Il ne quittera plus jamais ce port d'attache de la montagne Sainte-Geneviève, où il finira sa vie, dans cet appartement de famille en face du plus vieux monument de Paris dont il connaissait chaque pierre : les arènes de Lutèce. Alors qu'il a 12 ans, la Seconde Guerre mondiale éclate, et c'est, trouvant refuge à Nantes puis au Cap-Ferret, avec une attention particulière, mais singulière, qu'il en suit chaque jour les événements : au travers du mouvement des troupes sur les cartes.

Dès le plus jeune âge, sa vie est faite de voyages. Il y a d'abord ceux avec ses parents, du Mal Infernet de l'Estérel au Marcado des Pyrénées, où l'on n'hésite pas à recourir au camping sauvage ou à naviguer en canoë. Alors qu'il se trouve avec eux dans les Pyrénées, il franchit encore enfant, avec cinq copains, la frontière espagnole et se retrouve même en pleine guerre d'Espagne !

La liste de ses explorations est interminable. Mais trois m'ont paru particulièrement marquantes.

C'est d'abord, après le bac, la découverte de l'Afrique. Il embarque, dans le cadre d'un stage à l'École hydrographique de Nantes, auquel lui donne accès sa classe de « math élém », sur un cargo à destination de l'Algérie. Après une avarie, il part à la découverte d'Alger et du désert du Sahara, où il se perdra. On l'aura compris, Claude Collin Delavaud n'est pas un voyageur façon Valéry Larbaud, à prendre des trains ou des bateaux de luxe, mais plutôt sac à dos, à la manière d'un Blaise Cendrars. Avec aussi, souvent, au bout du périple – mais n'est-ce pas le fait de tout voyage véritable ? – une part de poésie. Voici ce qu'il écrit à 18 ans sur son carnet de voyage, truffé de croquis, de cartes et de photos, en arrivant à Oran :

Quatre jours de mer, quatre jours de soleil, à longer les côtes de France, du Portugal, d'Espagne, sous un soleil implacable, quatre jours d'un dur labeur, et c'est l'arrivée à Oran sur le coup de minuit.

Toujours impressionnant de mouiller la nuit dans une rade illuminée, mais combien ce mouillage-là me paraîtra le plus merveilleux.

Derrière ces mille lumières, derrière ces grincements de treuils, de grues, les sifflets, enfin l'infernal tintamarre qui constitue le bruit de fond d'un port, derrière tout cela il y avait l'Afrique ; ce continent [qui] avait enflammé mes rêves toute une année.



Même si sa myopie lui barrera la carrière d'officier au long cours qu'il envisage, il arpentera ensuite l'Afrique, comblant le rêve de lier Alger au Cap.

La deuxième exploration phare est celle de « la Route de la soie », selon l'heureuse expression d'Élysée Reclus. Ou plutôt des 1001 routes de la soie, pour reprendre le titre d'un de ses livres. Un espace de quelque 10 000 kilomètres de long sur 3 000 de large, fort de plus de 2 000 ans d'histoire, qui est aussi en résumé celle de l'humanité. Avec une série de lieux dont le nom seul fait rêver : la steppe anatolienne, la Cappadoce, les ports du Levant, Antioche, les caravanes de Ninive, le mont Ararat, Boukhara, Samarkand, Kaboul, les montagnes afghanes et les bouddhas de Bāmiyān, Herat, l'Altaï et les plaines mongoles, le Xinjiang chinois, le grand fleuve de sable, la rivière de Jade, les villes fantômes ou le Takla-Makan, désert sans retour.

« La route de la soie est un continent à elle seule », dit-il, et il en explorera par tous les moyens possibles, et pendant des années, tous les contours, les richesses et les secrets.

Enfin, comment ne pas évoquer le Pérou et, au-delà, les Andes et l'Amérique latine ? Découvert au début des années 60, il y retournera chaque année, au point de le considérer comme sa seconde patrie. Il y consacrera sa thèse et deviendra l'ami de Fernando Belaúnde, qui en fut président de la République de 1963 à 1968 et de 1980 à 1985, probablement le chef d'État le plus intègre et le plus démocrate que ce pays et cette région aient connu. C'est dire ! D'autant qu'il sera aussi confronté au Sentier lumineux, dont il évitera les foudres. Méditant sans doute le sage proverbe péruvien : « Donne le pouvoir à un ver de terre, et il deviendra un serpent. »

Cet amour pour l'Amérique latine le conduira à adopter deux enfants en Équateur avec sa troisième épouse. Puis, après trois mariages, à s'unir avec une Chilienne, Rosa, sa dernière femme.

On le voit, l'exploration chez Claude Collin Delavaud va de pair avec l'aventure. C'est-à-dire avec la part d'inconfort et de risque que cela suppose. Écoutons Jean Raspail dans la préface qu'il fait de son livre *Pérou, danger immédiat* en 1990 :

Il fait partie des rares hommes d'aujourd'hui qui ont, à mes yeux, réhabilité l'aventure. Se dépasser soi-même [...], d'accord, c'est déjà ça, mais à la longue c'est plutôt vain et passablement égoïste. En revanche, l'aventure au service d'une discipline scientifique [...], voilà qui sonne mieux, qui a son panache particulier, qui suit une véritable logique digne du génie humain.

On ne saurait mieux dire.

Voici par exemple ce que notre homme écrit d'un de ses voyages en Afghanistan :

Je passerai sur l'inconfort du trajet. Sur les routes défoncées, faute de revêtement, par les chenilles des blindés ou dévastées par les bombes et les mines. Ou sur le less, un limon calcaire, très fin, transporté par les vents de la fin de l'été, qui gêne la vision, pénètre dans le nez et la gorge. Les cols de 3 000 à 4 000 mètres ne sont accessibles qu'au prix de montées harassantes tant la pente est forte. Les chemins sont taillés dans la pierre ou disparaissent sous un lit de galets des plus instables. Bref, mieux vaut un bon cheval et, s'il le faut, descendre de selle pour poursuivre à pied. Camions et robustes 4x4 s'accrochent comme ils peuvent mais, en dehors des grands axes routiers, le chameau retrouve ses droits.



Et toujours cette part de risque :

L'arrivée à Khoadja Qendu sera plus mouvementée que prévue, poursuit-il. La localité voisine, Share, abrite une enclave pachtun au cœur du pays tadjik et uzbek. En outre, c'est un bastion taliban comme en témoignent les tenues, les barbes et le regard fixe des hommes qui déambulent, presque tous armés, dans les rues. Égarés, nous achetons de superbes tapis Boukhara avant de quitter la ville et ses foules dans un silence noir et glacé.

La beauté des paysages en est d'autant plus saisissante :

Peu à peu émergent de l'ombre les tentes brunes des nomades, tandis que les pâturages des bas versants se dépouillaient des couleurs mauves qui les revêtaient au point du jour pour se parer de l'or étincelant d'une journée d'été.

En contrebas, les filets de torrents se scindaient en plusieurs cours et le damier coloré des jardins et des champs tranchait sur la robe fauve de la steppe. La lumière montante finit par dévoiler à l'horizon les immenses dunes du proche désert turkmène.

Je passerai sur le survol des hauts-plateaux du Sinkiang en ULM, la remontée en barge du río Tigre, cette « Rivière du Jaguar » du bassin amazonien, au-delà du point de non-retour, le gravissement de l'île de Robinson Crusoé, de l'île de Pâques ou des Galapagos, la traversée du lac Titicaca en radeau, l'escalade de l'Himalaya tibétain et la descente du Brahmapoutre sur une embarcation en peau de yack.

Tout cela vaut à Claude Collin Delavaud de rejoindre la Société de géographie et, surtout, la Société française des explorateurs, dont il deviendra le président de 1994 à 2002. Poste occupé avant lui, entre autres, par Paul-Émile Victor, Jean Dorst – membre de notre Académie – ou Alice Saunier-Seité... et aujourd'hui Olivier Archambeau, son ancien étudiant, ici présent et que je salue.

On pourrait presque s'arrêter là tant l'exploration chez lui domine et inspire tout le reste. J'ai choisi la géographie, avouait-il, car « cette discipline était propre à justifier mes projets d'exploration ». Comment ne pas songer à la formule de Saint-Exupéry : « Fais de ta vie un rêve, et d'un rêve, une réalité » ?

LE PROFESSEUR, LE CHERCHEUR ET L'AUTEUR

C'est ainsi qu'il est devenu professeur, chercheur et auteur, deuxième aspect de ce portrait.

Il faut croire que le voyage lui avait donné le goût de transmettre. Pion au lycée Louis-le-Grand pendant qu'il préparait sa licence de géographie – contre l'avis de ses parents –, il donnait des cours au clan catholique de l'Eau vive des Halles. Nous sommes au début des années 50 et, parmi les adolescents qui sont là devant lui, il y en a un que nous connaissons tous, puisqu'il est devenu président de notre Compagnie : le jeune Roland Pourtier !

La licence de géographie passée, il se précipite en Turquie pour consacrer sa maîtrise à l'étude des nomades de Yörük Yayla. Puis un voyage en Afghanistan le décide à passer l'agrégation, qu'il réussit en 1960. Il effectue une nouvelle ascension, universitaire celle-là. D'abord professeur au lycée Buffon de 1960 à 1963, il est envoyé en poste au Brésil pour les Affaires étrangères, puis devient directeur de l'Institut d'études andines à Lima de 1963 à 1965, avant d'être nommé, à partir de 1969, professeur de géographie à l'université de Paris VIII, dont il deviendra vice-président. Il sera aussi membre du Conseil national des universités de 1972 à 1980. De cette ascension, s'il ne fallait retenir qu'une chose : c'est qu'il a été apprécié par des générations d'étudiants, parmi lesquels il a suscité beaucoup de vocations. N'est-ce pas cela au fond l'essentiel ?



Qu'est-ce que la géographie ? La question traverse tout son enseignement et sa réponse est révélatrice de son état d'esprit : une discipline de jonction entre l'étude de la nature et celle des sociétés humaines. Un goût pour la transdisciplinarité que n'aurait pas démenti Michel Serres, qui est la marque de nos académies, et peut-être la source du véritable savoir.

C'est aussi cet esprit qui a nourri son travail de recherche, dont il avait la passion. J'ai relevé cette phrase qui en dit long et que j'aimerais entendre plus souvent aujourd'hui dans la bouche de nos chercheurs : « Ce mot vacances n'a de sens [pour moi] qu'en s'orientant autour de la recherche. »

Il devient ainsi chercheur au CNRS à partir de 1965. Puis directeur du CREDAL – Centre de recherche et de documentation sur l'Amérique latine – de 1979 à 1995, en même temps que responsable de la formation doctorale de l'Institut des hautes études d'Amérique latine de Paris III. De 1974 à 1982, il est aussi vice-président de la Commission de géographie du CNRS.

Il a parallèlement publié plus d'une cinquantaine d'articles dans diverses revues géographiques et historiques, ainsi qu'une dizaine de livres. Parmi ceux-ci, on retiendra surtout, outre son autobiographie *Jusqu'au bout de la terre* (Arthaud, 2005), *Les 1001 routes de la soie* (L'Harmattan, 2008) et *Pérou, danger immédiat* (Éditions Peuples du monde, 1990), déjà cités, une remarquable *Géopolitique de l'Asie* aux PUF (1993). Sans oublier sa thèse, *Les Régions côtières du Pérou septentrional* (Institut français d'études andines, 1968), somme de 600 pages qui vous apprendra tout sur les fondements historiques et humains de l'occupation du sol et les différents types d'oasis. À côté de cela, plusieurs atlas, dont un historique, *Le Monde au cours du temps*, et même un essai sur *Les Sept Erreurs stratégiques fatales de Hitler* (Economica, 2007) !

Un point commun entre ces différents ouvrages : la plupart ont été écrits dans une cabane. Celle qu'il s'était aménagée au bord de la rivière de sa maison de campagne de Montigny-sur-Loing près de Fontainebleau. Cette cabane qu'il se plaisait à appeler son « bureau » et dont il n'hésitait pas à s'évader en empruntant le canoë qu'il avait toujours à disposition. L'aventure toujours...

LE RÉALISATEUR DE FILMS ET LE CONFÉRENCIER

Une autre passion, et qui participe encore de cet esprit d'aventure, est celle pour la réalisation de films documentaires, dont il fut un pionnier. C'est le troisième trait principal.

Il a ainsi réalisé de nombreux films géographiques et historiques aux quatre coins du monde : au Pérou, bien sûr, mais aussi au Brésil, au Chili, en Équateur, au Venezuela, en Turquie, en Afghanistan, au Pakistan, au Tibet, en Chine, en Mongolie, au Viêt Nam ou aux Philippines. Plusieurs d'entre eux ont été primés ou sélectionnés pour divers festivals. Dès 1957, à 29 ans seulement, son importante mission de géographie humaine avec deux compagnons en Afghanistan, objet d'un de ses premiers films, lui vaut le prestigieux prix Liotard, remis par le président de la République. Il faut dire que cette distinction, qui récompense une expédition valorisant l'esprit d'exploration et d'étude, et plus spécifiquement, je cite, « le voyage où s'allient le risque et la recherche scientifique », lui sied particulièrement bien. Faut-il rappeler que ce prix a été attribué aussi, par exemple, à Patrick Baudry et Jean-Loup Chrétien en 1988, premiers Français dans l'espace, ou à Jean-Louis Étienne en 1990 pour sa première traversée à ski d'est en ouest du continent antarctique ? Quelle belle compagnie !

Il est un des premiers à utiliser ses films pour illustrer ses cours. Au point qu'il installe chez lui une véritable salle de montage ! Il deviendra logiquement président du Comité du film géographique à partir de 1985. Et portera une attention particulière aux questions de l'environnement.



Souvent ces documentaires seront l'occasion de conférences. Il sera d'ailleurs sollicité dans les vingt dernières années de sa vie comme conférencier pour des croisières de plaisance, où il partira pendant de longues semaines avec sa femme. Reçu comme un prince, il se délecte à cet exercice, où il captive son auditoire au récit de ses aventures et déploie un charme souriant et bienveillant, parlant couramment espagnol et anglais. Rosa considère que c'est en espagnol que ce charme opère le plus – au point qu'elle préférerait, dit-elle, « se disputer avec lui en français et rire en espagnol ». Mais est-elle tout à fait objective ?

FRANCOPHONE ET HOMME LIBRE

Sans doute cet attrait venait-il de sa personne même – ouvert aux autres, tolérant et profondément épris de liberté. C'est ce dernier aspect que j'évoquerai.

Cela n'est pas sans lien avec les valeurs de la Francophonie, auxquelles il souscrivait et sur lesquelles je dois m'arrêter un instant. L'amoureux des steppes d'Asie centrale et de l'Amérique latine a été un défenseur constant de notre langue. Tenant à publier ses écrits en français et à présenter généralement ses conférences de la même façon. En me rendant chez lui, j'ai mesuré combien il était attaché à une certaine idée – grande – de la France et au rayonnement de la langue française.

Ce n'est pas pour rien si dans les années 90, il s'est rendu chaque année en Roumanie pour dispenser des enseignements en français à des diplomates d'Europe centrale et orientale dans le cadre d'un programme organisé par le ministère des Affaires étrangères. Ni qu'il entretenait des liens privilégiés avec l'Alliance française, en particulier celle de Lima. Et ce n'est pas sans émotion que j'ai découvert qu'il avait même créé l'Alliance française de Chiclayo dans le nord du Pérou. Une ville de plus de 700 000 habitants tout de même !

Enfin, lorsque j'ai abordé devant sa femme l'idée que l'intitulé de notre Académie puisse un jour évoluer afin de mieux refléter le large spectre de ses travaux – plusieurs d'entre vous l'ont suggéré –, que je me suis risqué à dire que peut-être elle pourrait y accoler, dans le droit fil de la conception de Senghor que j'évoquais tout à l'heure, le terme de Francophonie, elle m'a avoué qu'il aurait sans doute applaudi des deux mains, attaché qu'il était à tourner l'Institution vers l'avenir.

La passion de l'exploration et de l'aventure qui a dominé sa vie ne va pas sans une affirmation farouche de la liberté d'action, de pensée et d'expression, ni sans une véritable indépendance d'esprit et de jugement. On les retrouve dans le choix risqué, jeune homme, de privilégier les voyages par rapport aux études supérieures, puis, tout au long de sa carrière, de structures universitaires qui lui laissent toute marge de manœuvre et ne l'entravent pas dans une hiérarchie ou une discipline trop étroites. S'intéressant au sort de l'Homme au sens large, c'est-à-dire aux sociétés humaines, il n'était guère lié à des coteries. Sans doute n'aurait-il pas rejeté la belle formule de Périclès : « Il n'est pas de bonheur sans liberté, ni de liberté sans courage. »

Car du courage, il en a eu, et très jeune. Dès 15 ans, de novembre 1943 à août 1944, il est entré dans les mouvements de Résistance à Cholet et Beaupréau. Alors que plusieurs membres de sa famille mourront pendant la guerre, il échappera de justesse à une arrestation au lycée Henri IV.

C'est donc un homme libre, au terme d'une vie extrêmement riche, qui sera élu en 2009, à 81 ans, à l'Académie des sciences d'outre-mer, succédant à ce siège de membre libre à Louis Ferréol, marquis de Ferry, directeur des Archives et des Bibliothèques d'Indochine et ancien secrétaire général de l'Institut des hautes études d'outre-mer – qui a succédé à l'École nationale de la France d'outre-mer.



Avant lui, dans notre généalogie, il y avait eu notamment Charles Pellat, élu en 1973, autre personnalité au caractère bien trempé, célèbre arabisant membre de l'Institut, qui a créé le département d'islamologie de la Sorbonne, où il enseignait.

Malheureusement Claude Collin Delavaud n'eut guère le temps de s'investir pour notre Compagnie. Outre qu'il voyageait encore beaucoup, peu d'années après l'avoir rejointe, il a été frappé – comme le fut d'ailleurs mon père et à peu près à la même période – par la maladie d'Alzheimer. Ce puits de savoirs et de découvertes peu à peu se tarit. Et, dans les derniers temps de sa vie, il ne reconnaissait plus ses proches. Puisseons-nous être à l'abri de cela ! C'est cette maladie qui l'emporta en juillet 2022, à 94 ans. Mais dans ce désert de mémoire, lui qui avait affronté les plus rudes, il lui restait l'essentiel : le sens de l'orientation, de ce qui est bon pour l'homme. Jusqu'au dernier jour sans doute, il est resté à l'image de la formule de Jules Romains : « Être un homme, c'est bien. Mais il y a mieux encore : être humain. »

En regardant cette sphère, on retrouve tous les traits qui ont marqué la vie de Claude Collin Delavaud : la passion de l'exploration et des voyages – dans laquelle je me reconnais –, le goût de la transmission et de la recherche – que je partage –, l'attrait pour un savoir concret et imagé – qu'on ne peut qu'appuyer – et ce caractère d'être libre et indépendant – qui est aussi le mien –, caractère à qui ce siège de membre libre allait si bien.

Aussi, cher Claude Collin Delavaud, c'est avec un mélange de fierté, de bonheur et d'humilité, que je prends votre suite. Et que j'espère, chères Consœurs et chers Confrères, à mon tour apporter une pierre à notre vénérable Académie.

Qu'il me soit permis, pour terminer, de citer quelques vers d'un autre Francophone, d'adoption lui, François Cheng ; des vers que notre regretté confrère n'aurait certainement pas démentis et qui me semblent bien correspondre à l'esprit de notre Compagnie, du moins à l'idée que je m'en fais :

*Qui accueille s'enrichit
Qui exclut s'appauvrit*

*Qui élève s'élève
Qui abaisse s'abaisse.*

*Qui oublie se délie
Qui se souvient advient*

*Qui vit de mort périt
Qui vit de vie sur-vit. ◉*